

FOI ET DEVELOPPEMENT

49 rue de la Glacière - 75013 Paris - France
Tel 33(0)1 47 07 10 07 - e-mail: publications@lebret-irfed.org

N° 315 - juillet-août 2003

Irak : retour sur une guerre de croisade

LE MESSIANISME DE GEORGES W. BUSH PUR PRODUIT DE LA RELIGION CIVILE AMERICAINE

par Albert Longchamp

La guerre contre l'Irak, présentée à grands renforts médiatiques par George W. Bush comme une guerre de libération du peuple irakien, se transforme peu à peu en guerre d'occupation. Pas un jour ne se passe sans qu'il y ait des sabotages ou des attentats perpétrés par des Irakiens, lesquels sont suivis de répressions violentes par les troupes d'occupation. Un climat d'insécurité aggravé par la désillusion ou la haine à l'égard des Etats-Unis et de leurs alliés.

Cette guerre, qui a mobilisé comme jamais l'opinion publique internationale, a été engagée sur un mensonge d'Etat : les prétendues « armes de destruction massive » et les liens supposés avec l'organisation terroriste Al Qaeda. Mais elle s'est faite aussi au nom de la religion et du messianisme patriotique américain.

Les références de George W. Bush à la religion, à la croisade contre les forces du Mal, à la vengeance divine ont servi à légitimer une guerre mensongère qui n'avait pas de surcroît l'aval des Nations Unies. Qu'importe. Le Président américain n'a pas douté un seul instant de son bon droit. Et les mises en garde des plus hautes instances religieuses et morales n'y ont rien fait.

Cette conception de la politique a de quoi inquiéter, surtout lorsqu'elle est le fait de la plus grande puissance mondiale et que, de plus, celle-ci a des prétentions à gérer les affaires de la planète. Cette impossibilité du gouvernement ultra-conservateur de Bush à se définir en dehors de la sphère théologico-politique risque de précipiter l'humanité vers l'affrontement, sinon des civilisations, du moins de la raison et de l'obscurantisme.

François Bellec

Bush et Blair s'enfoncent dans l'été torride du Proche-Orient. Pendant ce temps, la polémique gonfle. Les deux chefs d'Etat n'ont-ils pas trompé effrontément leurs concitoyens et l'opinion mondiale avec leurs prétextes truqués pour lancer la guerre contre Bagdad. A Londres, la presse de boulevard tire à boulets rouges sur son Premier ministre. Qui en rit de toutes ses dents. Aux Etats-Unis, le Président affronte des questions de plus en plus insidieuses sur des « armes de destruction massive » toujours introuvables sous les ruines du régime de Saddam Hussein.

Une partie de l'opinion américaine et anglaise refuse de continuer à accorder son crédit à ses dirigeants. Une partie seulement. Bush et Blair n'ont guère de souci à se faire. Aussi longtemps qu'une grosse catastrophe, entraînant des pertes sévères en Irak, ou faisant en Occident des centaines de morts dans un attentat terroriste, n'aura pas bouleversé le calendrier des opérations, les deux hommes n'ont pas trop d'inquiétude à avoir. Surtout aux Etats-Unis.

Une religion patriotique

La cause de leur « sérénité » ? La religion civile, nouvel avatar du patriotisme à papa, rebaptisé « religion » bien avant que Bush remette en vigueur la prière avant les séances du cabinet présidentiel. Pendant que l'Amérique fourbissait les armes de son intervention en Irak, Dieu opérait son grand retour dans les mœurs politiques d'Outre-Atlantique. Mais il avait derrière lui une solide tradition de « religion patriotique » ou de « patriotisme messianique ». Depuis le 11 septembre 2001, George Bush en porte le flambeau sans complexe.

L'Amérique est plus religieuse que jamais. Le « choc des civilisations » n'aura pas lieu. Les « croisés » ont nettoyé le terrain. La place est libre. Sauf que l'opération menée au nom de la *libération* du peuple irakien devient chaque jour davantage une guerre d'*occupation*. Elle peut, du même coup, s'éterniser. C'est précisément cette durée, cette incertitude, qui qualifie le « messie ». Arrive ce qui pourra, Dieu y pourvoira. Dieu a toujours été un chef de guerre. On ne sait comment il fait pour reconnaître les siens, « *mais sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent* », dit le Coran. Les psaumes hébreux l'avaient précédé de plusieurs siècles. Les guerres bibliques ne sont pas tendres. « *L'ennemi est achevé, ruines sans fin, tu as renversé des villes et leur souvenir a péri* ». Le psaume 9 est un bon exemple de la vindicte religieuse de l'Ancien Testament. Le christianisme n'a rien à lui envier.

Cependant, s'il mène bataille avec la plus extrême violence, le Dieu de justice et de paix qui sommeille dans le tréfonds des cultures ne veut que le bien des peuples, le soutien de la veuve et de l'orphelin, l'unité des peuples. Pour créer l'unité, il faut une motivation forte, donc un esprit communautaire solide. Cet esprit, à son tour, a besoin pour durer de principes d'identité clairs, les fameuses « valeurs » dont nous parlons, tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Si les valeurs s'effritent, rien ne vaut un ennemi, un « bon »

ennemi, un irréductible mais faible, que l'on combat, qui se relève, que l'on combat encore, pour le pourchasser dans l'ombre.

Vous l'avez compris : dans une Amérique prise de doute après le 11 septembre, et pour des calculs économiques et politiques du plus bas égoïsme, les Etats-Unis ont trouvé en Saddam Hussein un adversaire « idéal », qu'on ne prend même plus la peine de rechercher sérieusement. Cela dit, un enlèvement en Irak pourrait se révéler très coûteux, y compris en vies humaines, voir la sinistre fin de la guerre du Vietnam, et aussi les opérations de déstabilisation organisées sous l'ère Reagan en Amérique Centrale.

Le signe de l'élection divine

La guerre d'Irak est un mensonge, politiquement et stratégiquement parlant. Elle pourrait même se révéler un échec. Sauf sur un point : elle se place sur le droit fil de la démocratie américaine marquée par le signe de l'élection divine. L'islam a ses martyrs, l'Amérique aussi. Une vénération du même type est vouée aux martyrs de la Résistance aux nazis, en France et dans bien d'autres pays. Mais, relève Régis Debray, « *la religion patriotique s'adosse à la religion tout court. Le Memorial Day, célébrant les soldats morts au champ d'honneur, a une coloration explicitement religieuse. Transcendance et immanence ont partie liée dans l'idéologie du peuple élu* »¹

Jean-Jacques Rousseau en était déjà persuadé dans son *Contrat social* de 1762, qui appelait de ses vœux une « *une profession de foi civile* » dont les articles fonctionneraient « *comme des sentiments de socialité* ». Tocqueville (1805-1859) est allé plus loin dans un passage de son œuvre majeure sur *La démocratie en Amérique* : la religion est à ses yeux une institution « *politique* » qui « *sert puissamment au maintien de la République démocratique chez les Américains* ».

« *Le patriotisme et la religion sont les eaux d'une seule rivière* », disait encore un chef catholique irlandais, Daniel O'Connell, qui vécut de 1775 à 1847. La même parole anime le comportement de certaines Eglises protestantes américaines, en particulier baptistes et presbytériennes, lesquelles, selon Joseph Yacoub, « *ont joué un rôle actif dans l'expansion impériale américaine à partir de 1860 en voulant prêcher la « bonne » parole* »². Le Dieu de la religion civile, affirme de son côté le professeur Henry Mottu, enseignant à la Faculté de théologie de l'Université de Genève, « *est le nom du lien social suprême, unissant dans une solidarité de destin les habitants dissemblables des Etats-Unis* » (*Le Temps*, 13 mai 2003).

George W. Bush se croit et se veut le conducteur d'une « nation rédemptrice ». Il adopte explicitement une autorité et des comportements véritablement « messianiques », si l'on entend par ce mot les « *imposteurs et les démagogues* » qui, « *sous prétexte d'inspiration divine* », poussèrent les masses à « *agir en fous* » et furent poussées dans le désert « *pour que Dieu leur y montre des signes de libération imminente* ». On croirait lire dans ces termes une critique contemporaine de la triple campagne américaine dans

le Golfe (1991), en Afghanistan (2001-202) et contre l'Irak (2003). Il s'agit pourtant d'une page célèbre de *La guerre juive*, due à l'historien Flavius Josèphe relatant les révoltes... palestiniennes du milieu du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne ! La poussée guerrière est inhérente à l'histoire des religions. Réciproquement, les religions vont s'adosser à la cité, au pouvoir, pour répandre leur message.

Les références de George W. Bush à la « main divine » sont impressionnantes. Le président ouvre désormais les séances de son cabinet par la prière, non sans oublier d'y convoquer les caméras. A Evian lors du sommet du G8, Tony Blair, qui n'est pas catholique, s'est fait attendre à la messe comme un roi, le temps de s'assurer la présence des médias. Evoquant le 11 septembre, Bush avouait : « *Nombreux sont ceux qui ont redécouvert que, même dans la tragédie, Dieu est près de nous. En un instant, nous avons réalisé (...) que nous avons été élus pour un rôle unique dans les événements humains* ». Le président assimile son rôle à celui des Etats-Unis dans le monde. C'est l'hégémonie qui fait le messie. Du coup, la nation elle-même accède au rang de « peuple élu » assumant un « rôle unique ».

Une réminiscence des croisades

George W. Bush et les Etats-Unis incarnent en quelque sorte la définition du messianisme et ces hommes « choisis » par Dieu ont bien entendu leurs « alliés » dans la lutte contre « l'axe du mal », en l'occurrence l'Irak et le terrorisme. La coalition américaine avec le Royaume-Uni et l'Espagne n'est pas loin de ressembler, sous le regard du Très-Haut, à une « sainte alliance ». Le messianisme de Bush conduit ainsi de l'Ancien Testament à une réminiscence des croisades.

Les allusions fréquentes du président à Dieu impliquent trois conséquences néfastes. Tout d'abord elles mobilisent la religion pour des tâches qui lui sont étrangères. Elles la détournent de son sens, au point même d'en faire une machine de guerre. Ensuite elles défigurent le message religieux chrétien dont, sur le fond, George W. Bush est fort éloigné. La plupart des Eglises américaines, à commencer par la sienne, l'Eglise méthodiste unie, ont condamné l'invasion de l'Irak. Il n'en a tenu aucun compte. Enfin, troisième implication, la « prédication » belliqueuse de l'ancien gouverneur du Texas risque d'entraîner à long terme le fameux « choc des civilisations » cher à Samuel P. Huntington 3, souvent décrié, raillé, mais jamais réfuté.

A cet égard, l'après-Saddam pourrait effectivement être encore plus dangereux que l'avant-guerre. La destruction de Bagdad ne prouve pas les liens de l'Irak avec l'organisation islamiste Al Qaeda, présumée coupable de l'attaque du 11 septembre. Mais derrière les combats pour abattre Saddam Hussein, guerre de haute technologie liée à la brutalité la plus basse, apparaît un étrange aveuglement, relevé en particulier dans le livre d'Eric Laurent, paru en janvier 2003, juste avant l'ouverture du conflit armé, sur *La guerre des Bush*. L'auteur souligne que depuis l'été 2002, « *tous les membres de l'administration Bush étaient persuadés de la défaite inéluctable de Saddam Hussein* ». « *Mais personne, ajoute-t-il, ne semble avoir envisagé qu'une défaite du*

dictateur irakien pourrait, à terme, constituer une nouvelle victoire pour Ousama Bin Laden et les réseaux d'Al Qaeda par l'onde de choc qu'elle provoquerait au sein des opinions arabes »⁴.

Pour comprendre une telle cécité, il faut revenir aux affirmations réitérées du Président et les situer dans leur cadre historique. Alors qu'approchait la guerre, George W. Bush avait clamé dans son discours sur l'état de l'Union : « *La liberté que nous chérissons n'est pas un don de l'Amérique au monde, c'est un don de Dieu à l'humanité* ». Sous les bombes, les Irakiens ont pu apprécier les dons de Dieu ! Une semaine après le discours cité, Bush martelait encore : « *Les événements ne sont pas dictés par des changements aveugles et par la chance. Derrière toute vie et toute l'Histoire, il y a un dévouement et un but, dictés par la main d'un Dieu juste et fidèle* ».

Dans ces conditions, on comprend pourquoi une intervention du pape, résolument hostile à cette guerre, ne pouvait qu'être vouée à l'échec. La visite du cardinal Roger Etchegaray à Bagdad, où il a été reçu par Saddam Hussein le 15 février, et l'envoi du cardinal Pio Laghi à la Maison-Blanche, où il a été fraîchement accueilli par George W. Bush le 5 mars, n'ont rencontré aucun écho dans l'attitude des deux dirigeants. Cette guerre est arrivée avec son poids de fatalité. Laquelle, ajoutée au fanatisme des deux camps, a interdit tout retour en arrière.

Une voie irréversible

Quand un conseiller fort écouté de la Maison-Blanche affirme être « *une colombe armée par les soins du Ciel...* »⁵, qui peut songer encore, pour résoudre le conflit, à une inspection de l'ONU ou à l'efficacité d'une polie réprimande du pape ? Juste avant le déclenchement des bombardements sur Bagdad, Jean Paul II avait invité le Président américain à « *réfléchir sur ses devoirs* ». Inutile d'ajouter que le conflit était depuis longtemps sur une voie irréversible. Le pape s'est montré néanmoins déterminé jusqu'au bout dans son opposition à la guerre. Si cette mobilisation au sommet de l'Eglise catholique est restée lettre morte et si elle n'a suscité finalement qu'un faible écho auprès des fidèles américains, c'est bien parce que la tension entre « religion civile » et « foi chrétienne » s'est soldée en faveur de la première.

La position de l'Eglise catholique a donc été, dans cette guerre, à la fois claire et vaine. En affirmant à Rome, en février dernier et devant 174 ambassadeurs accrédités auprès du Vatican, que « *une guerre d'agression serait un crime contre la paix* », l'archevêque Jean-Louis Tauran savait qu'il n'avait, lui aussi, aucune chance d'être entendu. Pour les Etats-Unis, la bataille de Bagdad devait être et restera dans l'histoire une « *guerre de libération* ». Les manifestations de rue dans la « Vieille Europe », les déclarations des Eglises américaines hostiles à la guerre, les avertissements du Conseil œcuménique des Eglises (COE), n'ont pas eu davantage de succès. Bush a fait parler les canons parce que Dieu lui « dictait » son devoir et il ne pouvait qu'être sourd aux propos du secrétaire général du COE, Konrad Raiser, lorsque ce dernier a tenté, le 24 mars 2003, de lui rappeler que « *face à la mort et à la destruction, nous, disciples de Jésus-Christ,*

nous nous souvenons qu'il a dit : "Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance". Quand la violence se déchaîne, la crainte pour la vie et pour la paix s'accroît ».

Pourquoi donc Bush a-t-il choisi les armes, si contraires à l'esprit de l'Évangile ? Comment concilier un messianisme chrétien avec la totale ignorance des exigences évangéliques ? La réponse est, là encore, dans la notion de « religion civile » mise en évidence dans le contexte de la guerre en Irak mais détectée, nous l'avons vu, bien avant ce conflit, par les observateurs impartiaux du paysage politico-religieux américain. George W. Bush et ses condisciples parlent beaucoup de Dieu, très rarement du Christ. Tout se passe comme si Dieu rassure la politique « bushienne », tandis que son Messie - le vrai - la perturbe au plus haut point !

Un messianisme dollarisé

En 1985, George W. Bush, très perturbé, alcoolique, rencontre un prédicateur évangéliste : « *Le révérend Graham a semé dans mon cœur les graines de la foi... C'était le début d'un chemin qui doit me mener vers Jésus-Christ* ». Le jeune Bush – il a quarante ans – ne va pas persévérer dans sa ferveur de néophyte. Jésus-Christ, c'est bien mais le pouvoir c'est plus attrayant. En 1999, il confie, après sa réélection comme gouverneur du Texas : « *Je crois que Dieu veut que je devienne Président, mais si cela n'arrive pas, c'est OK* ». Le 16 septembre 2001, il est Président depuis huit mois, les Tours du World Trade Center de New York sont tombées ; les masques aussi : « *Le temps est maintenant venu de gagner de manière décisive la première guerre du XXI^e siècle. Cette croisade, cette guerre contre le terrorisme demandera du temps* ». Le mot fatal – « croisade » - sera par la suite retiré du discours présidentiel. Mais l'esprit demeure !

Le sociologue Sébastien Fath montre, en s'inspirant notamment de films « fétiches », dont *La Guerre des mondes* (1953) et *Independance Day* (1996), comment la divine Providence intervient dans le mythe américain. À la fin de *La Guerre des mondes*, Dieu envoie une bactérie décimer les envahisseurs extra-terrestres. Grâce à la prière, la population est sauvée. Dans *Independance Day*, c'est la technologie américaine hyper-sophistiquée qui apporte le salut. Dieu et la technologie U.S., même combat et, forcément, même victoire sur « l'Axe du mal ».

Le messianisme de Bush glisse vers un messianisme laïque, voire idolâtrique. Selon Sébastien Fath, l'Église méthodiste unie, dont est membre également le vice-président Dick Cheney, affirme elle-même « *qu'identifier l'Amérique à une sorte de sauveur de l'humanité, c'est idolâtre* ». Cette accusation, naturellement, laisse de marbre la Maison-Blanche, réfractaire à toute critique en vertu de sa mission divine, et surtout lorsqu'on lui précise que « sa religion », civile ou non, n'est qu'un « messianisme dollarisé »⁶. Cela n'a pas empêché George W. Bush de lancer un appel « *au jeûne et à la prière* », appel qualifié de « *blasphème* » par Konrad Raiser. En pure perte.

Le fait est révélateur. Le Dieu « protecteur de la nation » - l'expression est du président Lincoln – relève d'un concept vague. C'est un Dieu de la morale et de l'ordre. Le messianisme « bushien » n'annonce pas de rédemption, de pardon, de réconciliation, et évidemment pas de croix ni de résurrection. George W. Bush, en ce sens, n'est pas chrétien, mais déiste. Par contre il sait susciter des vocations « sacrificielles ». Sur l'autel de la patrie, la mort est un honneur. Même un enfant peut comprendre ce langage. Le 7 octobre 2001, George W. Bush lança une opération d'envergure contre les camps d'entraînement terroristes d'Al-Qaeda et des installations militaires du régime taliban en Afghanistan. Il en fit l'annonce à la télévision dès 13 heures. L'occasion de lire à la nation la lettre généreuse d'une élève dont le père était militaire. Elle avait écrit au président : « *Autant je ne souhaite pas que mon père aille combattre, autant je suis prête à vous le donner* ».

Où l'affaire est étrange, et nous concerne de près, c'est que durant toutes ces années où George Bush s'est forgé « sa » religion, son ennemi juré Saddam Hussein suivait un itinéraire assez parallèle. Le parti Baas, la formation qu'il a construite pour bâtir la dictature, est d'essence laïque. Il faudra une grosse décennie – à partir de l'aventure au Koweït – pour que Saddam Hussein ébauche un discours religieux militant, construise des mosquées, se fasse une image de « prophète ».

Voici donc, face à face, un « messianisme » chrétien et un « prophétisme » musulman. Le premier s'enlise dans une logique guerrière volontariste et mensongère ; le second est tombé prisonnier de la logique totalitaire mise en place à l'aide d'un régime effroyable. Qu'on le veuille ou non, la rhétorique religieuse est fortement sollicitée dans les deux camps. Les religions, porteuses d'un immense capital de sagesse, sont-elles aujourd'hui en train de le dilapider dans des conflits barbares ? Nous échapperons peut-être au choc des civilisations, mais pas à celui de la raison et de l'obscurantisme, de la foi éclairée et du fanatisme aveugle. La guerre contre l'Irak le prouve.

Albert Longchamp

-
1. *Le facteur religieux dans le conflit Etats-Unis/Irak*, propos recueillis par Jean-Paul Guetny, *Actualité des Religions*, n° 49, mai-juin 2003, p.48.
 2. Joseph Yacoub, *Au nom de Dieu ! Les guerres de religion d'aujourd'hui et de demain*, éd. Jean-Claude Lattès, 2002, p. 286.
 3. Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, éd. Odile Jacob, 2001, 402 pages.
 4. Eric Laurent, *La guerre des Bush*, 2003, p. 151. L'auteur avait prévu, à la dernière page de son essai, que la guerre d'Irak se déroulerait avec « face à Washington, un monde cantonné au rôle de simple figurant » (p. 244).
 5. Il s'agit de Richard Land, 56 ans, président de la Commission d'éthique de la Convention des baptistes du Sud. Il admire profondément George W. Bush et il est comme lui originaire du Texas. Voir *La Vie*, 13 mars 2003, p. 46.
 6. Expression de Charles-André Udry, dans *A l'Encontre* – Revue politique mensuelle, article publié le 3 décembre 2003, consulté sur internet : www.alencontre.org

Encadré**La religion civile américaine**

Protestinfo, agence de presse protestante de Lausanne, a demandé à Sébastien Fath d'esquisser les traits fondamentaux de la « religion civile » aux Etats-Unis. Le sociologue en retient cinq :

- **La culture « wasp »** (pour White Anglo-Saxon and Protestant). La religion civile américaine reprend l'héritage des Pères pèlerins qui, au XVIIe siècle, ont fui l'Europe alors qu'ils étaient persécutés et ont construit l'idéal américain.
-
- **L'individualisme.** Aux Etats-Unis, l'individu est une valeur suprême. On ne peut ni sauver une société, ni sauver une situation si on ne commence pas par sauver l'individu.
-
- **L'accent mis sur la foi et la prière.** Peu importe le contenu de la foi ; l'important, c'est de croire et de prier.
-
- **L'universalisme providentiel ou messianisme.** La certitude que l'Amérique est le nouvel Israël, le nouveau peuple élu. L'idée remonte à un fameux discours de John Winthrop en 1630, où il comparait l'Amérique à une cité sur la colline appelée à éclairer le monde au travers de ses propres valeurs.
-
- **L'optimisme,** que résume le slogan « *Just do it* » (Vas-y, fais-le !). L'Amérique ne pouvait pas camper sur un échec. Elle doit forcément triompher. Elle doit forcément vaincre. D'une certaine manière, ce souci de revanche s'est cristallisé sur Saddam Hussein.

Propos recueillis par Serge Carrel